

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Culture

Fernand Dumont

Volume 54, numéro 1 (297), automne 2012

Que conservent les conservateurs ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, F. (2012). Culture. *Liberté*, 54(1), 24–24.

CULTURE

Publié dans *Liberté* en 1969, ce texte de Fernand Dumont nous est apparu une conclusion idéale à ce dossier sur les conservateurs. Il résume en effet à merveille ce que nous souhaitons pour notre part préserver.

FERNAND DUMONT

LE MOT RENVOIE aux sens les plus enchevêtrés. Pour y mettre un peu d'ordre, il faudrait esquisser une grammaire élémentaire, mais qui reste plus encore à vivre qu'à écrire. Confrontons donc nos vocables et nos desseins.

Et tentons de prendre la vue la plus large. Je propose qu'on parle d'abord de «culture première» et de «culture seconde».

Le monde humain est un monde de signes. Il se déploie autour de nous en ces «correspondances» dont parlait Baudelaire. C'est vrai de la perception, où l'univers ne nous est pas d'abord livré comme une *nature* objective, mais sous les formes des paysages accordés ou opposés spontanément aux intentions de nos consciences. C'est vrai du langage, qui parle à travers moi avant même que je veuille, avec lucidité, prendre la parole. C'est vrai du costume, de l'habitat, de la nourriture, du sexe, où les divers besoins manifestent indissociablement les exigences de mon corps et un foisonnement de symboles que je partage avec autrui.

Mais l'homme ne se contente pas de s'ébrouer dans les signes. Il veut *voir* le sens du monde à distance de lui-même. Il fabrique des *rites* où, à l'écart du bruissement quotidien des paysages, du langage et des symboles, il tente de constituer un monde dont il dirait lui-même le sens. On pense tout de suite à ce qu'on appelle «l'homme cultivé». Vous avez fait des études au temps de votre jeunesse, ce qui déjà vous a mis à distance de la culture première : apprentissage de langues étrangères (je veux dire, entre autres, le français), application au style et à la grammaire, accès à l'univers construit des livres et des sciences. C'est le soir; vous vous rendez au théâtre; ou encore, sous la lampe, vous prenez un livre. Du coup, vous vous mettez à l'écart de l'écoulement ou du bavardage quotidiens des signes pour accéder à un autre monde où, en collaboration avec des acteurs ou un auteur, vous croyez survoler le sens de la vie. Privilège de l'homme cultivé que cette culture seconde? Absolument pas. Pendant que vous assistez à la pièce ou lisez dans votre salon, d'autres hommes sont assis au Forum ou attablés dans une taverne : eux aussi se sont retirés des tâches habituelles pour célébrer le sens du monde. Ne sursautons pas à cette homologation de *l'homme des bibliothèques* et de *l'homme des tavernes* : les rites qui sont en cause supposent la même intention fondamentale, le même dédoublement de la culture.

Bien sûr, le problème se pose aussitôt de leurs différences.

Ce n'est pas un préjugé aristocratique que de postuler que le poème va plus loin que les vociférations du Forum ou les

ruminations des tavernes. Plus loin : mais où? Depuis un siècle surtout, les poètes nous parlent d'un «autre monde» que celui-ci; d'un «monde spirituel», comme Baudelaire, d'un «enfer», comme Rimbaud... Que ce monde ne soit pas nommé, cela est sans doute inévitable. En ces matières, le néant se dissipe à mesure qu'on l'affronte. Mais cette incessante construction d'une culture seconde où l'homme refait son habitacle par opposition à celui qui lui est donné, comment revient-elle sur la vie de tous les jours pour en récupérer les morceaux épars? Nos gestes, nos dialogues, nos travaux, nos engagements sont-ils abandonnés à eux-mêmes comme un poids obscur et comme ce langage inconscient que tentent de déchiffrer les psychanalystes? Les techniques, les pouvoirs, les paysages sales et grimaçants de nos villes sont-ils compromis par le poème? Ou celui-ci coexiste-t-il avec tout cela, sans le mettre davantage en cause que ne fait la liturgie des tavernes par rapport à l'injustice qui règne dans les usines?

La culture seconde doit refaire l'univers à l'écart de lui-même : cela est incontestable. Mais quelque chose devrait en être changé dans le monde tout court. Et pas seulement pour l'individu singulier : pour la communauté des hommes.

Nous atteignons ainsi un autre sens où on entend habituellement le mot *culture*. On parle de culture française, anglaise, malgache ou québécoise. On laisse à entendre ainsi que les arrangements de la culture ne sont pas les mêmes partout, que cette diversité renvoie à des ensembles particuliers où les hommes font commerce de signes : à des langages, à des mœurs, à des traditions. Cette diversité est aussi importante que celle des individus; chacune élit des hommes et des femmes privilégiés, sans quoi l'univers serait à tout le monde et à personne. On n'aime guère – du moins au Canada – que ces communautés culturelles hétéroclites se mettent à rêver. La croissance économique et technique ne suffit-elle pas à occuper l'esprit des peuples? Pourtant, les projets des nations ne sont-ils pas comme les poèmes, c'est-à-dire la société mise à distance pour qu'on puisse en dire et en poursuivre consciemment le sens et les fins? Si disparaissaient ces *poèmes collectifs*, les œuvres d'art et de littérature se perdraient elles-mêmes dans la délectation solitaire. Pour que les hommes ne s'égarerent pas dans le poème, il faut que celui-ci habite aussi, par des rêves communs, les pays d'en-bas. **L**

Figure marquante de la sociologie au Québec, Fernand Dumont est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont *Genèse de la société québécoise* (Boréal, 1993) et *Raisons communes* (Boréal, 1995).